

GEORGES LIMBOUR
La vie de Théodore Fraenkel
ou
Les aventures d'un jeu d'échec
par le colonel de Saint Lourd-Lourd
SUIVIE
d'une étude sur l'œuvre du Docteur Polonais
et de ses plus illustres chefs-d'œuvre

*Or cette étoile avait nom Absinthe
Apocalypse*

Chapitre 1
Pogrome

Théodore Fraenkel, plus connu sous le nom de Docteur Polonais, naquit au début du XX^e siècle dans un petit village de Pologne où son père s'était réfugié pour échapper aux poursuites des policiers du Tzar, impitoyablement acharnés à la chasse des nihilistes russes. Mais dans le triste hameau de Silésie, le repos n'attendait précisément pas le réfugié politique. Le malheureux tailleur juif était cependant soutenu par un merveilleux espoir: sa femme Théodorina était enceinte et le pauvre homme avait sans cesse les yeux fixés, comme sa race les siens sur la colline de Jérusalem, sur le ventre de jour en jour grossissant malgré les misères, les angoisses et les privations, de celle qui portait en elle le futur docteur, le génial graveur et dessinateur, pour tout dire l'Albert Dürer de la Pologne souffrante.

La plume du plus habile et du plus doué des biographes tremblerait, consciente de sa faiblesse et de son impuissance, s'il lui fallait entreprendre, ce que moi j'entreprends, le récit de la naissance et de l'enfance de Théodore, sans risquer de dépouiller ces événements de leur exacte atmosphère tragique.

Le ghetto où étaient tombés les pauvres fugitifs vivait, à leur arrivée, dans une relative tranquillité: les chrétiens n'y faisaient guère d'incursion que le samedi soir afin de s'y procurer quelques jeunes filles, dont quelques-unes d'ailleurs parvenaient à rentrer le lundi matin.

Enhardi par cette fausse sécurité, Fraenkel père sortait quelquefois du ghetto et se rendait dans le quartier des chrétiens car ce nihiliste ne faisait guère de différence entre juifs et chrétiens: «Les uns se saoulent de Talmud, disait-il, les autres de Vodka, moi je ferai de mon fils un homme sobre.» Et, comme il avait un extérieur agréable, une conversation intéressante, il se fit sinon des amis, du moins des camarades chez les chrétiens, dont quelques-uns, vu son habileté à couper le drap, vinrent se faire habiller dans son échoppe.

C'est ainsi qu'un soir, il y avait une petite réunion de juifs et de chrétiens mélangés, dans sa petite boutique et ils jouaient aux échecs. Théodorina les regardait avec béatitude, les mains sur les cuisses, caressant de temps en temps son enfant à travers son ventre. On entendait les cris bruyants des joueurs excités et qui n'abandonnaient pas, durant ces parties, le sentiment orgueilleux de leur race et de leur religion. Si les chrétiens avaient l'avantage: «Le ghetto est encerclé» criaient les juifs; dans le cas contraire, on les entendait rire et triompher: «Le Rabbín va se payer le Pope!», car les rois ne se désignaient pas autrement.

Cependant les chrétiens buvaient pour se donner courage et c'était des bravos et des vivats pour le fou du Pope qui se déplaçait avec esprit et humour quand soudain, un des baptisés: «Gare au cheval du rabbin!» et ses coreligionnaires de s'esclaffer car un rabbin et même un juif sur un cheval cela ne s'était jamais vu; ils n'étaient même pas capables de marcher dans leur ghetto sans boiter, ou se foutre par terre en trébuchant sur les pavés. Cependant les circoncis de riposter: «Pas de danger du côté du cheval du Pope: ce n'est qu'une mule montée par un âne.»

Ces plaisanteries devaient mal finir. Sur une réplique mal sonnante, les chrétiens se levèrent, renversèrent la table et commencèrent à assommer leurs partenaires. Ceux-ci se mirent à

hurler, se défendant de leur mieux, s'efforçant d'étriper leurs adversaires avec les ciseaux du tailleur. En un clin d'œil, la rue entière ne fut plus que clameurs, appels et cris d'effroi. Le spectre terrible du Pogrome se levait, le fantôme effroyable du Pogrome sortait de la maison d'Elie Fraenkel, et comme un fou déchaîné traversait déjà le ghetto et envahissait la ville entière. Car un des chrétiens, laissant ses compagnons se battre, traversa sans être vu la foule inquiète et turbulente et courut amener ses coreligionnaires, ralliant dans les cafés les buveurs toujours prêts à répandre le sang hébreu, rassemblant aux portes des casernes les soldats toujours prompts au pillage et au viol, et jusque dans les églises les croyants en prière toujours enthousiastes à manifester leur religieuse pitié. Et les pères de famille lâchèrent leurs enfants, ceux qui avaient des femmes malades les abandonnèrent sur leur lit de douleur, ceux qui veillaient leur mort laissèrent les cierges fondre et s'éteindre, ceux qui priaient arrêtaient leur prière inachevée, ceux qui faisaient l'amour se rhabillèrent et tous s'armant de ce qui leur tombait sous la main, se ruèrent vers le quartier maudit.

Or, tandis que des scènes atroces se déroulaient et que les incendies s'allumaient, Théodorina Fraenkel, accouchée par l'horreur, mit au monde le fils qu'elle portait en elle. Renversée sur le plancher, elle le laissa doucement glisser parmi les pièces du jeu d'échec, contre les cadavres que la bataille avait laissés dans la pièce. Une de ses amies qui venait se réfugier chez elle, barricada la porte et pressentant que la tourmente qui désolait le quartier, finirait bien par défoncer la devanture pour les livrer au massacre, elle se hâta, pendant qu'il en était encore temps, d'enfermer le nouveau-né dans le grand échiquier, de la taille d'une mallette et qui s'ouvrait comme une Thora, c'est-à-dire comme un livre. Quelques minutes plus tard, la porte était enfoncée, la pieuse femme assassinée, mais le plus subtil des meurtriers n'eut [pas] été capable de découvrir le petit enfant. Avant de dire ce qu'il en advint et de raconter la suite plus dramatique encore de ses aventures, disons que c'est de cet événement qu'il devait tenir plus tard sa grande aversion pour l'alcool et le jeu des échecs, causes de ce drame. De plus, comme il

devait rester longtemps dans la boîte en compagnie des chevaux, il devait en garder une sorte de hantise, et il attrapa là une sorte de délire érotique, car on sait que la tête du cheval a dans les cauchemars une importance perverse, signe d'un violent tourment d'amour, qui devait le poursuivre toute sa vie.

En outre, c'est grâce à un de ces chevaux qu'il dût d'être reconnu plus tard comme le fils d'Elie Fraenkel, car sinon il serait bien lui-même mais comment saurait-on qu'il jouât ce rôle dans le malheureux ghetto?

*

Chapitre II Crime bourgeois

Antonia Tolstoï (sa famille était parente de celle du grand écrivain, mais assez éloignée) conversait dans son petit salon avec ses deux filles et son fils, en attendant l'heure du dîner c'est-à-dire le retour de son époux Fédor Tolstoï. C'était une femme de trente-cinq à quarante ans, de la petite bourgeoisie, encore belle quoique portant déjà les atteintes de l'âge. Aux cernes de ses yeux, à l'éclat de sa bouche rehaussé d'un rouge artificiel, à la palpitation sensuelle de ses narines, on pouvait deviner que cette femme ne vivait que pour l'amour. L'ameublement coquet mais déjà usé du salon montrait que la famille avait vécu jadis sur un pied aisé, mais qu'elle ne pouvait plus le soutenir.

Enfin la porte s'ouvrit, et Tolstoï apparut le visage enflammé, les cheveux ébouriffés et sans chapeau; il était couvert de taches de sang et il avait le visage barbare que sa femme lui avait autrefois connu quand il venait de faire l'amour.

« Qu'y a-t-il Fédor? » lui demanda Antonia avec anxiété.

« Le pogrome! ah! le beau pogrome! Je n'en avais pas encore vu de plus réussi: on a tué, massacré, pillé et tenez! voilà ce que je vous rapporte! »

Il se jeta dans le vestibule et en rapporta son butin: des coupons de soie dans lesquels il avait enroulé des bibelots, des

vêtements, et un énorme échiquier qu'il posa sur le tapis. « Séparez-vous cela, dit-il, tandis que moi je vais me laver. » Antonia et sa fille aînée se précipitèrent sur les belles étoffes, essayant déjà des robes merveilleuses, s'en couvrant les épaules et s'en entourant les hanches. Quant au vêtement il leur parut sans valeur, mais enfin elles l'examinèrent et eurent l'idée d'en fouiller les poches. Là, Antonia découvrit un collier et une bague, dont elle ne sut si les perles étaient vraies ou fausses, mais qu'elle se mit immédiatement au cou et au doigt.

Pendant ce temps, la cadette et le frère s'emparèrent de l'échiquier qui leur semblait la plus belle part du butin, car ils avaient toujours rêvé de jouer comme les grandes personnes à ce jeu extraordinaire. Ils se retirèrent dans la chambre de la jeune fille qui allait avoir quinze ans et s'appelait du nom de l'étoile qui avait présidé à sa naissance, c'est-à-dire Absinthe. Pendant que son frère portait de l'eau fraîche à Tolstoï, Absinthe ouvrit la boîte. Elle poussa un cri de stupéfaction en y découvrant un petit enfant qui se mit à crier plaintivement. Son frère revenu, elle lui montra le nouveau-né, et comme ils étaient trop jeunes et trop bons pour haïr les juifs, ils décidèrent de le cacher, et de l'élever secrètement. Ils le lavèrent et l'emmaillotèrent avec de vieux habits.

Hélas! les cris de l'enfant qui souffrait de la faim et réclamait son lait parvinrent bientôt aux oreilles du père. La porte s'ouvrit et Tolstoï apparut.

« Qu'est-ce que ce bambin? » hurla-t-il.

Les enfants au lieu de répondre s'efforcèrent de le cacher et de le préserver, ce qui rendit le père soupçonneux.

« Ah! C'est un enfant qu'on me cache! C'est donc une malhonnêteté! »

Car il manquait trop d'imagination pour deviner comment l'enfant était entré dans la maison et son naturel brutal et jaloux le porta tout de suite à soupçonner le pire, c'est-à-dire que l'enfant était né dans sa propre maison, soit par l'adultère de sa femme, soit des jeux libertins de ses filles.

« Bande de putains! cria-t-il, je vais tuer cette ordure. Mais auparavant je saurai quelle est celle de vous qui m'a rapporté ça à la maison et de qui elle le tient! »

Or sa femme qui s'était déjà parée des dépouilles des Hébreux et (la malheureuse!) qui portait le collier et la bague, accourut connaître la cause de cette colère.

« Quels sont ces colliers et ces bagues? hurla Tolstoï qui ne les lui connaissait pas et qui ne savait pas qu'il les avait rapportés lui-même dans le vêtement. Qui te les a donnés? Je le comprends maintenant. C'est ton amant, ton amant et tu n'as même pas eu la pudeur de t'en débarrasser avant de rentrer au foyer où sont tes enfants. Putain! c'est donc toi qui me fais des enfants alors que depuis un an je n'ai pas couché avec toi! »

Et il se mit à la frapper avec une clef, si violemment que les voisins accoururent aux cris poussés par la victime, au moment où elle tombait inanimée sur le plancher.

Péniblement le meurtrier fut maîtrisé et mené au commissariat de police, tandis qu'Antonia expirait entre les bras de ses enfants.

Quand on sut que l'enfant dont la découverte avait provoqué ce drame avait été sauvé du massacre et rapporté du ghetto par l'assassin lui-même, on envoya chercher le Pope afin de décider de son sort. Une sorte de tribunal fut réuni où l'on déclara que le nouveau-né était placé sous la bénédiction de Dieu qui l'avait sauvé comme Moïse, et lancé dans un échiquier sur le fleuve de l'aventure afin qu'il parvint sain et sauf à cette grande mer qu'est la vie, où il devait jouer un rôle important. Par conséquent, il devait être épargné et placé dans un orphelinat, mais l'éducation chrétienne lui serait quand même refusée.

*

Chapitre III

Une semaine s'écoula, jours sombres que dans le quartier juif les survivants passaient à enterrer leurs parents massacrés, cependant que chez les chrétiens heureux et gorgés de sang, on colportait de demeure en demeure la miraculeuse histoire du petit hébreu. Les journaux s'en étaient emparé. On en discutait partout,

dans les cercles et dans les cafés, aussi bien dans les sacristies que dans les lupanars, si bien que ce récit qui avait déjà une apparence légendaire finit par s'introduire mystérieusement, à la faveur de l'obscurité, par les ruelles malodorantes au cœur du ghetto. Alors les lamentations et la douleur firent place à l'espérance. Qu'importaient le massacre, la misère et les morts, malheurs auxquels après tout on avait fini par s'habituer, si un nouveau Messie était accordé au peuple souffrant, et s'il devait le tirer de cet abîme d'épouvante. La race maudite toujours prompte à l'espoir, se reprenait à espérer. Ô miracle, le Sauveur était enfin arrivé.

À cause de la surexcitation des esprits, le jugement de Tolstoï fut avancé. Comment l'avocat allait-il s'y prendre pour disculper l'accusé? Les arguments qu'il emploierait, on en discutait partout.

En effet, il rappela d'abord à l'assemblée l'histoire de Moïse, puis il leur montra, comme c'était attendu, en quoi celle du petit juif était absolument analogue. « Dieu, dit-il, emploie presque toujours les mêmes signes lorsqu'il veut nous donner un avertissement; il les répète au cours des siècles, afin que l'homme les reconnaisse plus aisément et ne risque pas de les ignorer. »

Mais si l'on reconnaissait que Dieu avait pris l'enfant sous sa protection, il fallait bien reconnaître également que Tolstoï avait été le bras chargé d'exécuter la volonté divine, et de ramener l'enfant sain et sauf aux chrétiens.

Et maintenant, bien qu'il ait commis un crime, pouvait-on exécuter un homme qui avait été choisi par Dieu pour accomplir sa volonté, car nul ne pouvait savoir si Tolstoï avait véritablement achevé sa mission et s'il ne lui restait aucun ordre à exécuter inconsciemment. Le tuer c'était peut-être tuer le messager de Dieu.

« Mais en quoi cela peut-il nous intéresser, nous autres chrétiens? bégaya le juge. Car, tout de même cet enfant est et reste juif et s'il doit être prophète et Messie, il le sera celui des juifs. »

« Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, riposta l'avocat, ne naquit-il pas chez les Hébreux? Et il se pourrait que cet enfant devint le convertisseur de cette race immonde, le futur destructeur de la Thora, l'incendiaire du Talmud et des synagogues. »

« Non! il est bien évident que non, s'écria le juge, et je vais vous le démontrer, et vous prouver que Dieu ne voulait justement pas que l'enfant s'échappât du ghetto, que ce n'est pas sa volonté qui fit à Tolstoï ramener l'échiquier et qu'il le fit au contraire contre cette volonté. En effet c'est pour le punir de cette mauvaise action, que Dieu lui fit quelques moments plus tard commettre un crime abominable, afin qu'il n'échappât pas à notre justice. Quant à dire qu'il aurait encore une mission divine à remplir, qui serait assez naïf pour le croire? Car un homme choisi par Dieu doit rester en état de grâce, au moins tout le temps que dure sa mission: il ne peut l'interrompre pour pécher. Que l'assassin soit donc deux fois puni, une fois pour le crime et une autre fois pour avoir rapporté le jeu d'échecs et quand même aurait-il bravement durant le pogrome abattu foyer sur foyer, accumulé ruines sur cadavres et cadavres sur ruines, incendié, brisé, détruit, massacré, profané, violé la moitié du ghetto, il n'aura pas droit à la moindre pitié et nous le condamnerons à mort, *non d'ailleurs pour le PUNIR, mais dans un sentiment de profonde humilité, et de l'impuissance de notre justice*, afin que Dieu qui connaît la véritable portée de ses crimes et qui est le seul vrai juge *l'ait dès maintenant, sans attendre la fin de sa vie* en son pouvoir, pour en faire ce qu'il en voudra. »

Et c'est ainsi que Fédor Tolstoï fut pendu.

Cependant on a vu l'agitation qui fermentait dans le ghetto dès qu'y fut connue l'apparition d'un Messie. Les plus hardis d'entre les plus vieux juifs survivants allèrent trouver le général qui commandait la place et le supplièrent que fut rendu au ghetto le futur espoir de Sion.

Le grand Rabbin plaida éloquemment cette cause: « En condamnant à mort, dit-il, l'assassin d'Antonia Tolstoï qui avait rapporté chez lui le petit Fraenkel, le juge, parlant au nom du peuple polonais, a prouvé qu'il ne voyait pas dans le transfert de l'échiquier l'exécution d'un ordre divin et qu'il ne croyait par conséquent pas à la mission du petit Fraenkel. D'autre part, votre Pope a, le soir même du pogrome, décidé d'épargner l'enfant. Vous chrétiens n'avez aucun intérêt à le

garder. Méprisant et haïssant les juifs, que pourriez-vous faire de celui-ci?»

Longtemps le général mordilla et mâcha sa grosse moustache, longtemps ses lourdes bottes firent résonner sous ses pas méditatifs le plancher de la chambre.

« Vous avez raison, finit-il par dire. Que mon aide de camp aille me chercher l'enfant et sa boîte et qu'on n'en entende plus parler. Que pourrais-je faire d'un morpion qui n'a même pas l'âge militaire et, ajouta-t-il d'un rire sarcastique et sanguinaire, qui ne l'atteindra jamais? »

On eut vite fait de trouver l'échiquier. Mais l'aide de camp revient fort embarrassé de l'orphelinat où l'on n'avait pu reconnaître, parmi tous les nouveaux-nés, le petit juif, car il avait été si vite mélangé aux autres, qu'on avait fini par l'y perdre et qu'on ne pouvait plus le retrouver.

« Nom de Dieu, cria le général, n'était-il donc pas circoncis? »

« Pas encore, répondit l'aide de camp, et les personnes qui se sont chargées de lui étaient si bouleversées qu'elles l'ont à peine regardé. D'ailleurs il faisait nuit et les bougies éclairaient mal. »

« Mais ne lui a-t-on pas donné à son arrivée un numéro matricule? »

« Certainement, général, mais on l'a collé sur le mur, et les enfants se déplacent, les grands portant les petits, ce qui fait qu'on ne retrouve jamais le même sous le même numéro. »

« Eh bien, ne m'a-t-on pas dit qu'une petite fille avait trouvé ce maudit galopin en ouvrant la boîte? Elle le reconnaîtra sûrement. Qu'on emmène cette demoiselle à l'orphelinat et naturellement, s'il arrivait qu'elle ne le trouvât pas, choisissez vous-même n'importe lequel, celui qui vous paraîtra en moins bonne santé. Persuadez cette fille qu'elle le reconnaît, et foutez, je me charge d'en faire un Messie. »

Absinthe fut conduite à l'orphelinat. Durant tout le trajet elle interrogea l'aide de camp car elle était inquiète sur le but de cette visite. Elle devina qu'on venait la chercher afin de désigner l'enfant à quelque obscur malheur. Non, non, il ne fallait pas qu'il fut rendu aux juifs ce petit bonhomme qu'elle avait serré

dans ses bras comme s'il eut été son propre fils: c'était le livrer à la misère, à la maladie, aux futurs massacres. Peut-être même le général mentait-il et n'avait-il dessein que de tuer immédiatement cet innocent.

C'est pourquoi, bien que dès le seuil même de l'orphelinat, elle eut aperçu le petit Fraenkel, elle sut cacher son émotion qui la poussait à courir vers le charmant bambin et à le couvrir de baisers. Elle pâlit et des larmes coulèrent le long de ses joues, mais elle en rendit responsable la tristesse que faisait naître naturellement en un jeune cœur un lieu si mal tenu et si sombre où tant d'orphelins mouraient sans savoir ce qu'est une mère.

Elle était trop fine cependant pour ne pas soupçonner les cyniques dessous de la diplomatie et pour ignorer qu'elle devait coûte que coûte reconnaître l'enfant, et puisqu'il s'agissait d'en envoyer un au bourreau, elle choisit celui pour lequel la mort lui paraissait une délivrance.

Ainsi par la voie même de la pitié et de la charité, l'ordre infâme du général se trouva exécuté et c'est un petit corps rachitique et pulmonaire, couvert de boutons, de bulbes et de pustules qui fut ramené au général qui, lui, le reconnut immédiatement à ses maladies et s'écria gaiement: «C'est bien un enfant des juifs!»

«En effet, c'est bien lui, dit le Rabbin, et quoique je ne l'aie jamais vu, je le reconnais! Il porte sur lui les signes de la malédiction dont est frappé notre peuple, comme nous dégoûtant, comme nous douloureux. Mais ainsi, qu'il apparaît plus beau que le plus potelé des enfants des paysans! Une couronne presque sanglante ceint son front. Prosternez-vous, mes frères, devant la beauté de ce jeune roi!»

Le pauvre petit fut replacé dans l'échiquier et ramené solennellement au ghetto, sous la risée de la foule chrétienne et préservé par une escorte de gendarmes envoyés par le général.

À la limite du ghetto, les survivants attendaient leur Messie. Le même triomphe l'accueillit que Jésus à Jérusalem. L'échiquier fut ouvert à la synagogue en présence du peuple assemblé. On décida que l'enfant s'appellerait Théodore ce qui signifie: le don de Dieu, et qu'il serait élevé aux frais de la communauté. Quant à

l'échiquier, il serait gardé et exposé à une place d'honneur, entre le Talmud et la Thora, objet de vénération devant lequel on pourrait prier [tel une] pierre détachée du Mur des Lamentations.

*

Chapitre IV L'étoile Absinthe

Lorsqu'au retour de l'orphelinat la petite Absinthe rentra dans sa chambre, elle fut prise d'une grande tristesse. Elle aussi était depuis peu orpheline. Entre les deux êtres sensuels et débauchés qu'étaient son père et sa mère, la petite Absinthe avait grandi en innocence et était restée pure. Mais le tourment de la puberté commençait à la travailler sous la forme d'un mysticisme presque délirant. Elle avait presque fini par croire qu'elle était la mère du petit juif, grâce à quelque immaculée conception. Elle avait le soir du meurtre de sa mère, recueilli, de préférence aux autres pièces de l'échiquier, les quatre chevaux plus ou moins teints de sang, que ce fut celui du petit Fraenkel ou de la pauvre juive, sa mère, et les avait placés près de son crucifix, entre les petites bougies qu'elle allumait à l'heure des prières.

Le soir, allongée sur le plancher dur comme la couche des moines, elle les voyait, chevaux de l'Apocalypse, accourir vers elle des quatre coins de l'horizon, porteurs de terribles messages et crachant du feu par leur gueule, et elle se rappelait cette phrase terrible: « Et il sortit un autre cheval qui était roux; et à celui qui le montait, il fut donné d'ôter la paix de dessus la terre et de faire que les hommes s'entretuassent; et une grande épée lui fut donnée. »

Or, un des chevaux noirs, à cause du sang qui le maquillait, n'était-il pas devenu terriblement roux? Elle l'avait remarqué dès que fut ouvert l'échiquier et depuis ce moment il parcourait son esprit comme une montagne desséchée, sans herbe et sans eau.

Et maintenant, elle était entraînée à une vitesse vertigineuse sur le sable d'un désert où blanchissaient des squelettes et poursuivie

par de grands oiseaux, sur un char traîné par ces quatre chevaux ennemis, qui s'efforçaient en vain de fuir chacun dans sa direction, ruaient et se cabraient et se faisaient réciproquement au col et au visage des morsures si épouvantables que le sang regiclait sur leur crinière, et par le vent de la vitesse, se trouvait projeté en éclaboussures sur ses mains, sa robe et son visage. Elle était trop frêle pour mener un tel char les rênes en mains, elle défaillait et elle sentit pour la première fois, dans cette terrible chevauchée, du sang lui couler du ventre sur ses cuisses et qui ne semblait pas être celui des chevaux. Vagues avaient été jusqu'ici ses idées sur l'enfantement. Réellement, de plus en plus, elle se persuadait que l'enfant n'était pas tombé de l'échiquier, mais de sous sa robe. Et même cela était moins inconcevable, sinon qu'était cette blessure qui la faisait défaillir sur le char et qui lui mettait au ventre une sorte de vide vertigineux et assez délicieux comme la sensation de la balançoire? Elle revivait l'instant où elle avait été mère sans le savoir et en éprouvait d'ineffables délices. Mais, où la conduisaient les chevaux, ces barbares, ces frénétiques, hostiles entre eux, cruels et couverts de sang, vers quelle victoire – ou vers quel atroce péché? Car voilà que l'idée du Mal pour la première fois se montrait à elle dans toute son horreur. Fraenkel avait tellement grandi dans son esprit que maintenant elle le voyait enfant de son âge qui lui souriait et se pencha si près de ses lèvres, qu'elle s'évanouit, roula devant le char dont la roue passa sur son ventre déjà blessé et douloureux, dans un fracas épouvantable.

Elle resta longtemps inanimée sur le plancher, puis dans la nuit, les pendules des monuments sonnèrent deux heures. Elle se réveilla, se passa de l'eau sur la figure, se mit nue et se baigna. Oh! qu'elle avait honte! Quelle misère de s'être pendue au cou d'un cheval et d'avoir embrassé sa belle tête, si elle avait pris l'envoyé du Mal pour le coursier de Dieu et lui avait donné ses baisers.

Elle se rhabilla vite. Elle voulait revoir l'enfant, son enfant, son amour, tout de suite, par n'importe quel moyen, malgré que ce fut la nuit.

Elle sortit. Par les rues désertes elle gagna l'orphelinat et il lui fut facile d'entrer dans la chambre où dormait le petit juif. Elle avait apporté une bougie pour s'éclairer. Elle le vit couché dans

son berceau; elle s'agenouilla près de lui et fondit en larmes en le couvrant de baisers.

Mais lui, précocement, ses lèvres prirent la forme de l'ironie et du sarcasme qu'il devait plus tard manier avec tant de virtuosité. Si le don de la parole lui eut été précocement donné, par quel atroce humour eut-il accueilli la pauvre fille! Le cruel bébé se riait de ses pleurs et prenait le mâle visage d'un homme pour bafouer son amour. La vierge en eut tant de chagrin que ses larmes même tarirent. La douleur était si grande en elle qu'elle ne pouvait plus s'exprimer. Elle se releva, quitta l'orphelinat, rentra chez elle. Elle était sûre maintenant que la voie qu'elle avait suivie était celle du mal. Les linges sanglants dans le coin de sa chambre lui rappelèrent l'atroce découverte. Elle ouvrit la fenêtre et les jeta dans la rue, les yeux levés vers le ciel, où elle découvrit son astre, l'étoile Absinthe. Alors elle entendit les linges tomber dans le ruisseau qui remplissait le milieu de la rue, cependant qu'un clairon, dans la cour d'une caserne, sonna l'appel matinal. Alors elle se rappela: « Le second ange sonna de la trompette, et comme une grande montagne tout en feu fut lancée dans la mer et la troisième partie de la mer devint du sang. »

Épouvantée, elle se retira en arrière et reçut en plein visage l'amer rayon de l'étoile Absinthe et elle tomba à la renverse, emportant dans sa chute le petit tapis sur lequel étaient les quatre chevaux.

C'est à ce moment que le petit enfant tendit enfin les bras vers elle et l'appela.

*

Chapitre V Nouveau pogrome

Le lendemain matin, on découvrit sur le plancher l'adorable cadavre. La police fut aussitôt prévenue et une enquête ouverte. On avait trouvé sur la poitrine de la jeune fille les pièces d'échec. Le juge se rappela qu'elles étaient celles du trop fameux

échiquier et eut vite fait de trouver une explication à la mort d'Absinthe. Les juifs, dit-il, avaient dans leurs synagogues lancé des sorts et jeté toutes sortes de malédictions sur l'échiquier qu'on avait eu le tort de leur rendre, et celui-ci avait, à travers l'espace, transféré la puissance du sortilège aux pièces qui avaient l'habitude de se déplacer sur ses cases et qui, de ce fait, faisaient partie de son système spirituel. Ainsi la malédiction avait-elle atteint la jeune fille.

Ce jugement suffit à justifier un nouveau pogrome qui avait pour but de reprendre l'échiquier aux juifs. Il fut repris, et brûlé sur la place publique en présence d'une grande foule, pendant qu'avait lieu l'enterrement de la jeune fille, et plus obscurément, en cachette et dans des décombres celui du faux Fraenkel, dont le général avait bien dit qu'il ne parviendrait pas à l'âge du service militaire.

*

Chapitre VI Théodore à Paris

Théodore resta quelque temps à l'orphelinat, jusqu'à ce qu'une dame riche qui fréquentait par philanthropie cet établissement, conquise par son art des sarcasmes et ses dons merveilleux d'humour, le prit dans sa maison. Pure charité, non pas: elle espérait que l'enfant se chargerait de tourner en ridicule son vieux mari dont elle voulait détruire le prestige dans le monde. En effet, Théodore ne tarda pas à martyriser le vieillard qu'il poursuivait de ses railleries et il n'était pas de dessins, contes et farces que ce petit bourreau n'inventât pour montrer l'imbécillité et la laideur du pauvre homme. Celui-ci eut le tort de supporter ces attaques, au lieu de chasser le marmot et quand il s'aperçut que son autorité et le respect qu'on lui portait jusqu'ici étaient fortement compromis, désarmé et honteux il n'avait déjà plus assez de volonté pour se débarrasser de son tyran. Fraenkel finit par tuer de cette façon un homme qui

avait été d'une intelligence appréciée et la dame débarrassée d'un homme qu'elle exérait se demanda si elle n'attendrait pas quelques années que Théodore eut l'âge du mariage, afin d'en faire son époux. Mais comme cela faisait trop à attendre, elle l'envoya à Paris afin qu'il y fit ses études de médecine.

Mais comment, demanderez-vous, puisque son état-civil fut égaré, pouvons-nous savoir que le Théodore que nous connaissons est bien celui qui fut sauvé dans l'échiquier? C'est bien simple. Le petit Fraenkel avait été tellement comprimé dans l'échiquier qu'un cheval (encore un cheval! et ce maudit damier!) lui était profondément entré dans la fesse gauche et depuis il a gardé pour jusqu'à sa mort l'empreinte de cette tête imprimée dans sa chair, comme sur une pièce de monnaie. Il ne sut pas, jusqu'à ce qu'il eut atteint l'âge de seize ans, d'où provenait ce curieux tatouage en relief et jusqu'alors personne ne l'ayant vu nu, n'aurait pu lui en donner l'explication.

Mais seize ans fut l'âge où il commença à se déshabiller devant quelques personnes, dont le nombre dès ce moment augmenta avec une effroyable rapidité.

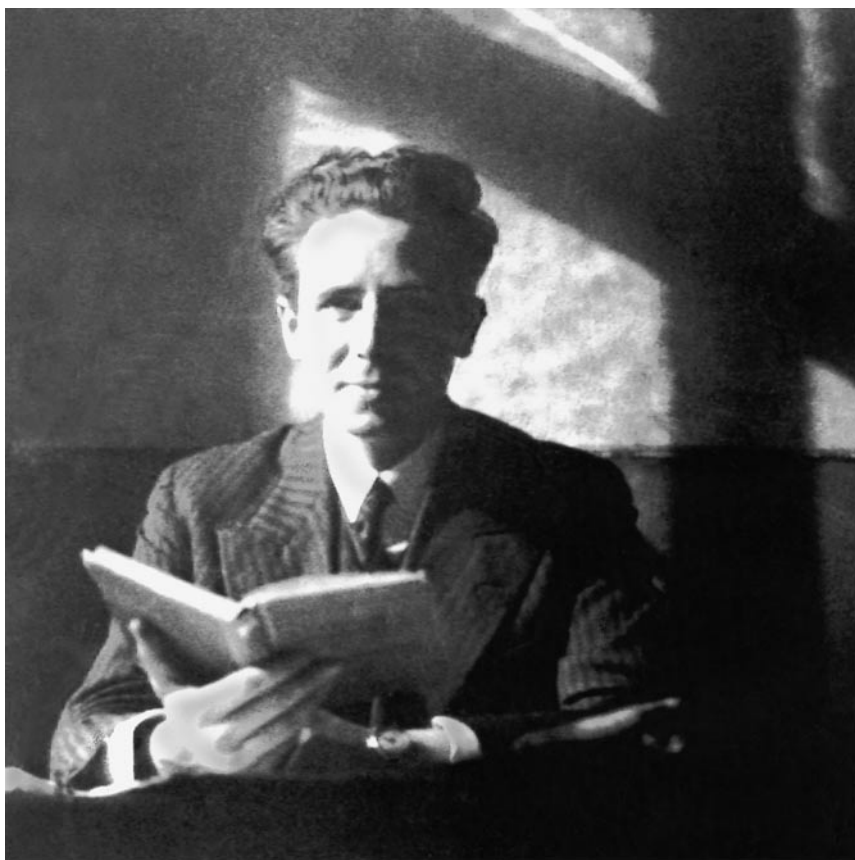
Or la dame philanthrope, la belle Polonaise, ne l'avait envoyé à Paris qu'afin d'avoir plus tard un amant brillant. Elle entendait avoir le pucelage de Fraenkel et elle l'eut. Elle remarqua l'empreinte, et comme elle connaissait l'histoire des pogromes, de l'assassinat d'Antonia, du jugement de Tolstoï et de la mort d'Absinthe, elle identifia vite son amant.

Et Fraenkel décida de porter dès ce jour le nom de Théodore que les siens avaient donné au faux Fraenkel, comme étant le sien véritable.

FIN DE LA VIE
DU DOCTEUR POLONAIS

Georges Limbour

Nous remercions Anne-Marie Limbour et Pierre Limbour de nous avoir aimablement autorisés à publier ce texte inédit.



Georges Limbour sous la croix de la croisée,
au Lycée français de Varsovie, 1932
(photographie aimablement communiquée par Eva Kirschner,
tirage Erwin Schenkelbach)